

Où suis je ? Je ne vois autour de moi que du noir. Je suis perdue dans cette obscurité profonde qui aveugle et m'effraie. C'est une nuit qui n'en finit plus. Pas un bruit, personne aux alentours, pas une lueur, il fait froid comme dans un cauchemar d'enfant. Que s'est il passé ? Pourquoi suis je là ? Assise sur le sol en béton, je me recroqueville pour me protéger et oublier la sensation de froid qui glace mon sang. Quelqu'un sait il où je suis ? Va-t-on venir me sauver ? Les questions se bousculent dans ma tête mais je ne trouve aucune réponse capable de me soulager. Mes yeux, que je peine à tenir grands ouverts, finissent par s'habituer à l'obscurité et je réalise que je suis enfermée dans une cave. Il n'y a aucune fenêtre, pas même un rai de lumière qui passe par le seuil de la porte. Il règne ici une odeur tenace de renfermé, de moisissure qui m'écœure, qui imprègne mes vêtements et les pores de ma peau. J'ai envie de hurler et de fuir mais la panique m'opprime, me paralyse. Et puis bouger pour aller où ? Dehors est-ce pire qu'ici ? Les questions fusent à nouveau et j'angoisse de plus belle. Ma respiration se fait alors haletante, le rythme de mon cœur s'accélère, la pourriture saturant l'air me file la nausée, je suffoque mais je tiens bon. Il faut que je m'active pour me sauver d'ici, pour me sauver la vie. Je tente ainsi de me relever, la tête me tourne, je me retiens instinctivement aux murs humides de la cave. De fines gouttelettes de sueur perlent sur mon front fatigué. Je les essuie du revers de la main comme pour effacer l'angoisse qui m'étreint. Il ne faut surtout pas que je flanche ! Je n'ai pas d'autres solutions que d'affronter seule cette réalité que j'appréhende et qui me tétanise. Suis-je prête à partir ? Cette cave n'a rien d'un nid douillet mais ici je suis en sécurité à l'ombre des autres et de ma vie compliquée. A l'abri dans mon trou, je ne peux plus tomber puisque je suis déjà à terre. Je ne peux plus me faire mal maintenant que je sais voir dans l'obscurité. Cette routine misérable n'est-elle pas un frein à ma liberté ? Puis-je espérer un avenir meilleur ? Les questions reviennent incessantes, elles me déstabilisent, me minent le moral et épuisent mon énergie. Tout finit par se mélanger dans ma tête, les émotions l'emportent sur ma raison ravagée, le doute oppressant me ronge de l'intérieur comme un rat affamé. Je laisse alors glisser mon corps affaibli jusqu'au sol sans chercher à me retenir à un éventuel appui. La tête dans les mains, je me mets à pleurer pour relâcher la pression et évacuer les tensions trop longtemps agglutinées dans mon ventre, ma poitrine et mon crâne alourdi. Je finis par me sentir vidée comme anesthésiée par la fatigue et enfin, mon cerveau en perpétuelle ébullition cesse de cogiter.

Soudain, la voix cristalline d'une enfant qui prononce inlassablement mon prénom, me tire de ma léthargie. Curieuse et étonnée, je la cherche de mes yeux embués et finis par distinguer dans un angle de la cave la silhouette d'une fillette. Elle est assise par terre, le dos appuyé contre le mur. Elle tient dans sa main droite une bougie. Comment est-ce possible ? Je ne comprends plus rien, la cave semblait pourtant sans vie et noyée dans le noir. Comment cette enfant a atterri ici ? Suis-je en train d'halluciner ? La fatigue et l'angoisse doivent certainement me jouer un mauvais tour en altérant mes perceptions, en faussant mon jugement. Suis-je en train de devenir folle ? Craintive, je ne lâche plus des yeux la fillette qui se relève, dépose la bougie à ses pieds et s'approche de moi. Je me redresse et nous nous retrouvons l'une en face de l'autre. Elle doit avoir six ou sept ans, son visage est rond, ses longs cheveux lisses sont bruns, ses yeux à la pupille dilatée et d'un noir étincelant me regardent avec intensité. Je réalise surprise que l'enfant me ressemble trait pour trait. Elle est mon double lorsque j'avais sept ans. Face à moi même, face à ce miroir figé dans le temps, je ressens un choc si brutal que ma gorge se noue d'émotion, que mon cœur troublé, se met à trembler.

La fillette, consciente de mon désarroi, m'adresse alors un large sourire rassurant. Dois- je

avoir peur d'elle ? de moi même ? Je ne sais plus. Tout s'embrouille dans ma tête. Je dois pourtant me résonner avant que la panique dévastatrice ne prenne le dessus, avant que le jeu malsain des questions sans réponse ne me pollue l'esprit.

« Calme toi , tu vois bien que cette fillette a l'air inoffensive. Elle semble vouloir t'aider à te sortir de là. Après tout, elle, c'est un peu toi. Et puis as-tu d'autres choix que de lui faire confiance ? Je ne le pense pas ! Alors, fie toi à ton instinct qui te conseille de t'en remettre à elle. »

L'enfant s'approche, je ne bouge pas, je la laisse prendre ma main qu'elle serre avec tendresse. La chaleur intense qui se dégage de cette étreinte me procure aussitôt un délicieux sentiment de bien être. Mes muscles, contractés par l'angoisse finissent pas se détendre. Les doutes s'envolent instantanément. Je ne pense plus, je profite simplement de l'instant. Je souris et l'enfant chuchote à mon oreille, d'une voix douce et posée:

« Il faut que tu partes d'ici. Tu dois fuir pour te sauver. N'aie pas peur de trébucher. Tous les enfants tombent et se relèvent pour avancer. Fais comme eux, arrête de douter, ça te freine dans ta vie. Je suis là avec toi, ne m'oublie pas et tu trouveras le courage de partir. »

Puis, elle se tait et disparaît. A nouveau seule dans la pénombre, je répète à voix haute les paroles que l'enfant vient de prononcer. Des mots simples et stimulants qui me donnent la force et le courage d'agir, de partir d'ici. Je décide alors de m'élancer, mes premiers pas sont d'abord hésitants puis une fois l'équilibre et la confiance retrouvés, ma cadence s'accélère. La peur ne me freine plus, elle est désormais l'adrénaline qui me permet d'ouvrir en grand la porte de la cave que je croyais blindée. Et je cours sans plus m'arrêter, libre comme l'air, le regard droit devant.

A cet instant, la sonnerie du réveil retentit avec fracas. Surprise, je sursaute, me mets à frissonner. Allongée dans le lit, je remonte aussitôt l'édredon jusqu'à mon menton pour me réchauffer. Je regarde autour de moi et mes yeux encore bouffis par le sommeil finissent par reconnaître l'intérieur de ma chambre qui est déjà baignée par la lumière rosée du petit matin. Je m'assieds, respire profondément et réalise soulagée que cela n'était qu'un cauchemar. Je souris de m'être fait duper par mon imagination puis je me demande qu'elle est la signification de ce rêve. Est-il prémonitoire ? Mon inconscient me pousse-t-il à agir ? Quoi qu'il en soit, ce matin, je me sens différente, sereine comme connectée à moi même enfin délivrée du poids oppressant d'une existence de douleur que j'ai abandonnée symboliquement et sans regret cette nuit dans l'obscurité de la cave, une vie misérable que le cauchemar a englouti et broyé pour me sauver. Je suis aujourd'hui une femme nouvelle qui croit en elle et en son avenir. Mon intuition me hurle que le moment est venu pour moi de quitter mon époux.

Quitter la violence des coups et des insultes qui s'enfoncent dans la chair et déchiquette mon cœur écorché. Aujourd'hui, c'est fini, je ne veux plus être cette femme soumise sans âme, maltraitée par son mari, ce lâche qui se défoule et soulage ses frustrations sur moi. Il est temps de retrouver ma liberté, de réfuter ce mal amour qui détruit et renforce le manque d'estime de soi. Je dois me remplir d'amour propre et me vider de cet amour qui salit. Avant de partir, je prends tout de même le temps d'observer mon époux. Lentement, avec précision. Je veux le regarder une dernière fois, à la lueur du jour pour le voir tel qu'il est réellement, sans plus être aveuglée par mes sentiments, pour ne garder en mémoire que l'image de son corps nu avachi dans le lit, un corps vulnérable et repoussant, anesthésié par le poids du sommeil alcoolisé. Je contemple son visage dévoré par une barbe touffue, ses paupières closes, encerclées par des cernes sombres et profondes. Je réalise que je ne

reconnais plus dans ces traits usés l'homme que j'ai aimé. C'est désormais pour moi un étranger insignifiant et laid qui ne me plaît pas. Une vision de cauchemar qu'il faut fuir.

Ecoeurée, je détourne mon regard et remarque son portefeuille posé sur la table de chevet. Je récupère rapidement quelques billets de banque et un peu de monnaie. Prudemment, j'extrais de mon sac à main, posé sur la chaise près du lit, mes papiers d'identité et mon téléphone portable. Il faut que je fasse attention. Surtout ne pas le réveiller. Ne pas attiser le feu qui déclenche la colère. Je sors délicatement du lit, j'avance sur la pointe des pieds dans la chambre, sans enfiler de chaussures, sans bruit. Mon cœur cogne fort dans ma poitrine. Cela me fait mal, me terrifie aussi mais je continue. Je ne laisserais plus l'angoisse m'empêcher de vivre pleinement ma liberté. Je longe discrètement le mur du couloir et referme derrière moi la porte d'entrée avec précaution. Une fois dehors, poussée par un instinct de survie presque bestial, je cours comme une furie dans les rues encore endormies. Les maisons, les immeubles et les devantures de magasins défilent devant mes yeux en accéléré. Tout va très vite. Je ne contrôle plus rien, ni les muscles nerveux de mes jambes, ni les larmes de colère qui coulent sur mes joues empourprées par l'effort, ni les souvenirs douloureux qui remontent à la surface, à chaque nouvelle foulée. La première gifle reçue dès notre nuit de noces, le premier coup de poing qui laisse des marques bleues, le premier coup de pied que le corps qui a mal, n'oublie jamais. C'est étrange comme une seule pensée suffit à raviver les émotions du passé, toutes ces souffrances indélébiles que l'on pensait naïvement refoulées, enterrées. Mais aujourd'hui, je dois chasser ces idées noires qui ralentissent ma course et me concentrer sur l'horizon devant moi. J'accélère, cours à toute vitesse, sans me retourner. Je transpire tellement que le pyjama que je n'ai pas eu le temps d'ôter, me colle à la peau. Mes pieds nus qui cognent le bitume gelé me font souffrir mais je ne relâche pas mes efforts. Je parcours encore deux bons kilomètres puis à bout de souffle, nauséuse, je m'effondre à l'abri dans le hall d'un vieil immeuble. Paniquée, je trouve tout de même la force de me relever pour scruter la rue. Il n'y a personne. Je sors le téléphone de ma poche et compose fébrile le numéro d'Élisa, mon amie d'enfance qui a promis de me recueillir le jour où je serais prête à quitter le domicile conjugal. Et ce jour est enfin arrivé.

Les premières sonneries de téléphone retentissent assourdissantes les unes après les autres mais Élisa ne répond pas. Où est-elle ? Son silence commence déjà à m'inquiéter. Je suis fatiguée, à fleur de peau, la moindre contrariété m'angoisse, grignote et dévore ma raison. Je ne dois pas tomber dans la paranoïa, voir le mal et le malheur partout. Élisa dort certainement à poings fermés. Son emploi d'infirmière à l'hôpital est harassant. Avec le manque de personnel, ses journées de travail et les tâches à accomplir se sont rallongées. Elle a besoin de retrouver des forces pour s'occuper avec dévouement de la santé de ses patients. Mais, que vais-je faire si elle ne répond pas ? En quittant la maison ce matin, dans le feu de l'action, je n'ai pas planifié mes actes, pas prévu de solutions de rechange. Juste écouté mon instinct. Je n'ai plus de famille, personne pour m'épauler, personne d'autre à contacter. Mon époux a réussi au fil du temps à me tenir à distance de tous en m'isolant. Depuis toujours, je ne connais qu'Élisa. Elle est mon seul lien avec le monde extérieur, la bouée de sauvetage à laquelle je m'agrippe quand mon corps va mal. Elle est celle que je côtoie en secret quand je suis désespérée. Angoissée, je l'appelle à nouveau. Elle finit enfin par décrocher au bout de la troisième sonnerie.

« Élisa, désolé de te réveiller si tôt ... Élisa, je l'ai fait, j'ai quitté Yvann, ça y est, j'ai trouver le courage de partir ! » dis-je d'une voix tremblante.

Après un court silence, mon amie me répond, enthousiaste:

« Marie, je suis fière de toi, viens, je t'attends, je nous prépare du café. »

Elle raccroche et je me mets à rire. Décidément, il faut que j'apprenne à gérer mes émotions, ne plus laisser le poison me tuer à petit feu, garder mon sang froid, sans prévoir constamment le pire, sans douter de tout et de tout le monde. Éliisa est là pour moi comme elle l'avait promis. Elle me soutient. Ses mots encourageants me confortent dans l'idée que j'ai fait ce matin le bon choix en fuyant une vie de couple toxique, une maison dans laquelle je ne me suis jamais sentie chez moi, en sécurité. Je prends alors conscience de mes actes, de leurs répercussions sur ma vie, de la liberté que je viens de retrouver. Je suis enfin libre de mes mouvements, de mes choix, dans ma tête, libre de mener la vie qui me convient. Jamais, je ne me suis sentie aussi forte et confiante qu'aujourd'hui comme si enfin je levais le voile sur ma condition de victime, comme si j'étais une personne légitime sur cette terre, avec des droits à défendre, une vie à respecter.

Alors pourquoi ne pas avoir réagi plus tôt ? Pourquoi avoir accepté la souffrance, les menaces, les humiliations en silence ? Aujourd'hui, cela me paraît pourtant simple, évident. Si facile de partir, de lâcher prise. Avec l'appui d'Éliisa, je le sais, je vais m'en sortir, porter plainte, me reconstruire, trouver un travail et voler de mes propres ailes. Tout me semble possible désormais.

Je m'apprête à traverser la route qui me sépare du domicile de mon amie lorsque je remarque que le feu est passé au rouge. Je m'immobilise et patiente face au défilé pressé des automobilistes qui débutent leur journée.

Soudain, une main virile s'empare violemment de mon bras gauche. Mes muscles se contractent aussitôt sous la pression, mon ventre se serre, mon cœur s'alourdit, je suis comme pétrifiée, incapable de crier, ni même de trembler. Mon regard se perd dans le vide. La ville autour de moi se fige dans un silence pesant. Seule compte pour moi cette main puissante qui me retient, m'emprisonne. Pas besoin de me retourner. Je sais que c'est lui. Je reconnais sa force, sa volonté de me dominer. Comment-a-t-il su ? J'ai fui sans un bruit, sans un mot, certaine de le savoir endormi. Se pourrait-il qu'Éliisa l'ait prévenu ? Non, c'est impossible. Jamais, elle ne me ferait du mal. Et puis, qu'aurait elle à y gagner ? Les larmes commencent à couler sur mon visage défait. Tous mes espoirs s'envolent en éclat. Je me sens impuissante, perdue, dégoûtée comme une innocente condamnée à perpétuité.

Abrutie par l'euphorie, j'ai oublié d'avoir peur, d'être vigilante. Ma vue s'est embrouillée. Et je paie cher maintenant mon erreur.

Mon mari se rapproche, me souffle à l'oreille, d'une voix menaçante :

« Où croyais-tu aller, sans prévenir ? Dans cette tenue négligée, pieds nus ... L'épouse du maire de la ville se doit d'être élégante même au saut du lit... Que vont penser les gens ? Tu me déçois, viens rentrons à la maison »

Pour lui, seules les apparences comptent, la soif de pouvoir l'obsède, je ne suis, à ses yeux, qu'une potiche qu'il exhibe en société, l'épouse modèle, celle avec qui il forme le couple parfait. Je suis écoeurée par son comportement et par ma naïveté aussi.

« Comment m'as-tu retrouvée ? » dis-je, déboussolée.

« Dans ton sommeil, tu as longuement gémi. Tu as dû faire un mauvais rêve. Cela m'a réveillé, je t'ai entendu partir et très vite je me suis habillé pour te suivre en voiture. »

« Pourquoi m'as-tu laissée partir ? »

« Je voulais connaître tes intentions, voir vers qui tu allais te tourner. Je reconnais la rue dans laquelle habite Élisabeth. Pourtant, il me semble t'avoir interdit de la fréquenter. Elle est jalouse de notre couple, de notre réussite. Voilà, par ta faute, je suis contraint de t'enfermer à double tour à la maison, il en va de ta sécurité, de notre bonheur. »

Mais comment ai-je pu croire que je pouvais m'en sortir si facilement ? La vie n'est jamais simple, pour réussir, il faut lutter, souffrir. Me voilà à nouveau perdue dans le noir d'une vie sans issue, broyée par l'angoisse qui brûle et paralyse mon esprit. Et là, alors que je suis au fond du trou, m'apparaît en pensée le visage rayonnant de la fillette du rêve. Sourire aux lèvres, les bras grands ouverts prêts à m'accueillir. Elle me parle, me dit de me battre pour ce qui me revient de droit, de raviver la lumière qui brille dans mon cœur, de ne plus laisser mon mari m'abîmer, de ne pas recommencer à m'oublier. Ses mots tournent dans ma tête comme une ritournelle rassurante et je retrouve la force d'affronter mon bourreau. Sans me retourner, je me mets alors à taper sur lui, à l'aveugle, dans le tas, avec mon bras, mes jambes sans m'arrêter. La peur s'est transformée en rage incontrôlable, ma voix se fait hurlement. Je le bouscule, il lâche mon bras, tombe à terre. Il gémit. Je me retourne aussitôt. Une effrayante grimace tord son visage. Il souffre mais se relève, se jette sur moi à toute vitesse. Je l'évite. Porter par son élan, il fonce droit sur la route. Trébuche sur le trottoir. Une voiture qui roule à vive allure le heurte. C'est le choc. J'entends le bruit assourdissant de la tôle froissée contre ses os qui se disloquent. Son crane s'est fracassé contre le bitume. Un long flot de sang coule de sa bouche crispée. Il ne bouge plus. Les gens accourent. Le conducteur sort de son véhicule, en pleurant. Il se tient la tête. Il chancelle. Devant cette vision d'horreur, je suffoque. Mon cœur terrorisé s'emballe. Je veux crier mais ma gorge est nouée. Aucun son ne sort. Je m'effondre. Je réalise que mon mari est mort sur le coup. C'est fini. Je prends mon téléphone et appelle Élisabeth qui répond aussitôt.

«Élisabeth, c'est encore moi... Je me trouve au coin de ta rue. Rejoins moi, s'il te plaît. Il y eu un terrible accident. Yvann est mort après avoir percuté une voiture. Élisabeth, je suis libre. Viens vite ! » dis-je, dans un dernier souffle juste avant de m'évanouir.

